

14<sup>me</sup> ANNÉE.

N° 377 B.

TOUS LES JEUDIS.

27 FÉVRIER 1941.

1 fr. 50

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



**HILDE KRAHL** dans " LE MAITRE DE POSTE "



Voici réalisée notre première visite de studio, organisée par la *Revue de l'Ecran* à l'intention de ses vingt premiers adhérents. Elle a eu lieu le lundi 17 février, à 18 h. 30 et ce n'était pas une mince chose que de la mettre au point. Car le cinéma est une entreprise où se rencontrent à la fois une organisation industrielle méticuleuse et une avalanche de hasards et d'aléas qui ne sont pas toujours des providences, surtout pour les visiteurs. Ainsi du soleil...

Le soleil, en effet, s'étant mis de la partie dimanche et lundi, tous les horaires de travail au studio furent instantanément bousculés. Le soleil, ces derniers temps, s'était fait tellement désirer que toute la journée de lundi, pour les prises de vues des *Petits Riens*, fut consacrée aux extérieurs. Mais nos amis n'y perdirent rien, car ils purent ainsi parcourir à loisir les studios — sans risquer de se heurter à un Raimu en courroux — et voir l'envers du décor, quand le studio, avant d'appartenir aux artistes, appartient aux ouvriers.

C'est Jean Daurand qui, ayant terminé les prises de vues de *Nous les Jeunes* à Nice et avant d'y retourner pour jouer *Sud* à la scène, s'était chargé de piloter à travers la succession des plateaux et des ateliers les membres du Ciné-Club. Il ne se contenta d'ailleurs pas de leur montrer les décors en construction, et les innombrables gueules de projecteurs au repos, et le micr dormant au bout de sa perche. Mais avec ses dix ans d'expérience déjà du dur métier d'acteur, notre jeune secrétaire général pouvait ajouter à son « laïus » de guide improvisé pas mal de petits commentaires personnels et d'indications utiles illustrant la vie au milieu de ces cités de planches et de staff où le soleil, pour être permanent, se chiffre en ampères et en watts.

Grâce à l'amabilité de M. Charley Pons, Directeur des Studios Pagnol, nos amis purent entrer même dans le saint des saints, à l'Auditorium, où se fait le mixage et le doublage et où sont projetés chaque jour les bouts de pellicule enregistrés la veille. Et s'ils ne virent de Raimu que le large dos et le chapeau à bords relevés s'engouffrant sous

Depuis un certain temps déjà, des amis venant de Nice et de Cannes nous avaient parlé de Marianne Michel qui remporte un joli succès sur la Côte d'Azur dans son répertoire de chanteuse « de charme », car c'est là le terme qui reproduit le plus exactement le genre de talent et d'expression de cette femme magnifique qui, tout en étant une presque débutante, s'impose déjà à l'admiration des spectateurs et des auditeurs auprès desquels elle a acquis un rapide et très sûr crédit : Marianne Michel qui ne chante que depuis un an environ a surtout remporté un brillant succès au cabaret *Can-Can*, de Nice et a charmé le public à tel point que, selon son propre aveu, l'auditeur lui pardonnait même de légères défaillances vocales qui s'étaient produites par suite du surmenage.

— A Nice, le public a été, paraît-il, très content de moi — nous confia Marianne Michel au cours d'une visite que nous avons tenu à lui rendre pendant son séjour à Marseille. Vous m'en voyez ravie, mais d'autre part, j'avoue que moi-même je ne suis pas du tout contente de ce que je fais. J'ai encore beaucoup à apprendre et je m'y applique de grand cœur. Je dois aussi souligner que pendant mes auditions, je suis largement

le grand porche, du moins purent-ils circuler librement, sans le menaçant « coup de rouge » — la fameuse lampe-avertisseur — qui occupe une visite aux heures de travail en autant de pas de ballet, brutaux et saccadés.

Dans l'un des décors, d'ailleurs — celui de l'atelier d'artiste auquel les ouvriers travailleront toute la nuit, — il y avait la charmante Lydie Vallois qui semblait inspecter sa maison. Car c'est elle qui doit vivre — au moins quelques heures, — dans ce décor, car elle sera la femme de Claude Dauphin, peintre à qui il arrive précisément un « petit rien » dans l'un des sketches d'Yves Mirande.

On discuta ferme, ce soir-là, Chemin de l'Eperon et jusqu'au tram de Saint-Giniez. Et, ô miracle, pour une fois, le concierge ne reprit son visage menaçant de « cerbère » qu'après le départ des visiteurs.

L. S.

## MARIANNE MICHEL



soutenue par un excellent accompagnateur, Henri-Pierre Leca.

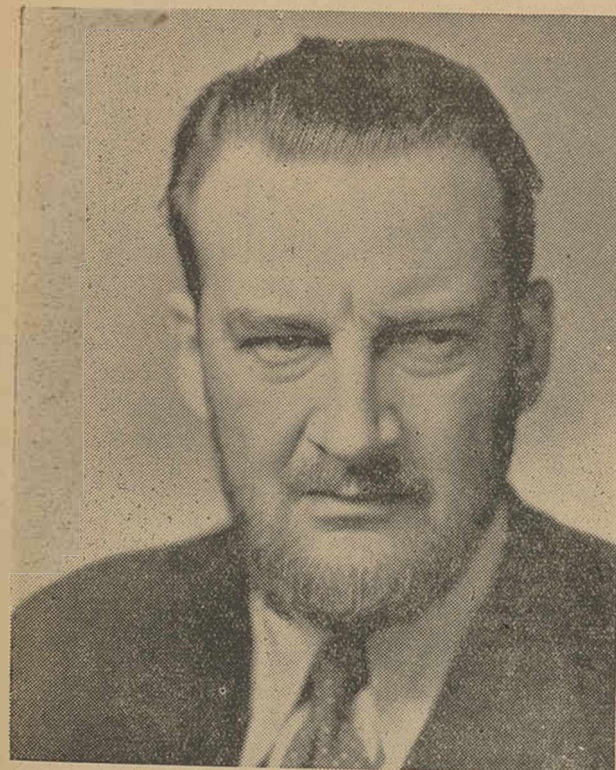
Les paroles, prononcées d'une voix grave, qui doit être suave et reposante à la fois pendant le chant, prouvent que notre aimable interprète est aussi modeste que juste. De telles qualités méritent récompense, d'autant plus que Marianne Michel s'est attachée à interpréter les chansons de son répertoire de façon intelligente. Voilà encore une qualité qui ne court pas les rues...

Nous avons demandé à l'interprète du *Petit Monsieur Triste* et des *Trois Voiliers* quels étaient ses projets. Nous n'avons pas reçu de réponse concrète, car Marianne Michel n'aime pas parler de choses vagues. Les projets et les propositions ne manquent pourtant pas, loin de là ! mais beaucoup sont encore assez imprécis. Ce qui semble le plus certain, c'est que Marianne Michel retournera bientôt à Nice pour terminer au *Can-Can* son contrat si malencontreusement interrompu par une indisposition, qu'elle chantera aussi à Cannes et à Monte-Carlo et qu'elle songe même à installer un petit « chez soi » à Marseille ! est également question de radio et de cinéma. Il est bien évident que le cinéma aurait tout intérêt à s'attacher les services d'une Marianne Michel qui allie si heureusement un beau tempérament artistique et un physique plein de qualités photographiques. Espérons donc, pour nous, spectateurs, et pour elle que cela s'accomplisse.

F.

## UN RÉALISATEUR.

# JEAN-PAUL PAULIN



Dans la pléiade des metteurs en scène français, Jean-Paul Paulin occupe une place assez spéciale, et cela pour deux raisons. D'abord parce que ce réalisateur s'est attaché depuis un certain temps à un genre de films souvent délaissé par ses confrères, et ensuite parce que Paulin est arrivé au poste de metteur en scène en passant par presque toutes les occupations transitoires qui font qu'un homme se consacrant au cinéma devient véritablement un homme de métier connaissant à fond les arcanes de cet art compliqué entre tous. Rien ne semblait pourtant destiner Jean-Paul Paulin à une carrière d'artiste, car ses débuts dans la vie le virent embrasser une profession des plus prosaïques : celle de comptable.

Mais la vocation devait surgir tout à coup. Lorsque l'on se sent une âme d'artiste, il est bien difficile de se contenter d'aligner des chiffres et de les additionner ou de les soustraire. Paulin occupa donc ses loisirs à suivre les cours de l'École des Beaux-Arts, à peindre et à faire de la musique. Il sortit d'ailleurs des Beaux-Arts avec un premier prix ! Définitivement conquis par l'art, mais mettant tout de même à profit les enseignements et les capacités que lui avait fournis sa profession précédente, Jean-Paul Paulin entra dans le cinéma en qualité de directeur de production. Une fois lancé dans cette voie, il ne devait plus en sortir, mais ayant suffisamment acquis de notions générales sur la production cinématographique, il décida de devenir réalisateur.

Avec cette méthode et cette conscience qui caractérisent aujourd'hui ses films, Paulin s'appliqua à approfondir ses connaissances de l'art du metteur en scène en faisant un stage d'assistant, entre autres chez Jean Choux, le réalisateur de *Jean de la Lune*. C'est Pierre Geoffroy, directeur de production de la société Osso, qui le pre-

mier, entrevit les possibilités de Jean-Paul Paulin en tant que réalisateur. C'est grâce à cet homme prévoyant que Paulin put tourner son premier film *La Femme Nue* d'Henri Bataille qui avait déjà été réalisé en muet par Léonce Perret, ensuite *L'Abbé Constantin*, *Pas besoin d'argent*, puis *La Danseuse Rouge*.

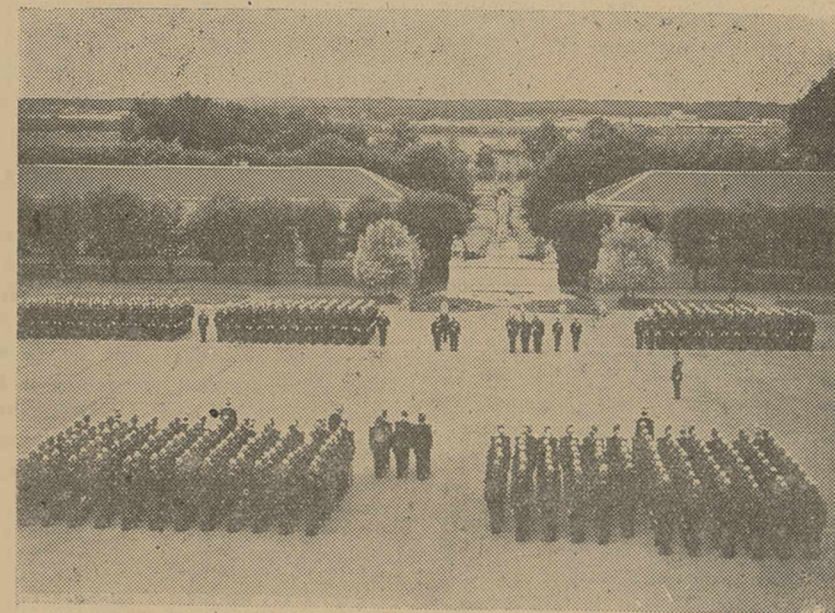
Ces quatre productions n'apportèrent pas à leur auteur les joies qu'il escomptait. C'étaient là des réalisations honnêtes, sans plus. Le goût personnel de Paulin était orienté vers un tout autre genre d'œuvres. Ce sont *Les Filles du Rhône* qui marquèrent la première victoire artistique du jeune metteur en scène. Réalisé d'après l'œuvre charmante de Jean des Vallières, maître du genre, ce film folklorique évoquant les beautés de la Provence, permit à Paulin de prouver non seulement son talent d'animateur, mais aussi un tempérament fait de délicatesse et de compréhension pour les sujets sains et purs. On se souviendra encore longtemps des paysages poétiques des *Filles du Rhône*, des belles créations d'Annie Ducaux et Denise Bosc, des silhouettes pleines de pittoresque de Larquey et Maurice Rémy.

C'est alors que vient la consécration définitive de Jean-Paul Paulin avec son film *Trois de Saint-Cyr* qui fit le tour de l'Europe

établissant partout la renommée de son metteur en scène. Les prises de vues de ce film en Tunisie ont laissé à tous ses interprètes un excellent souvenir. Quant à l'Afrique, elle devait sans doute séduire Paulin puisqu'il se décida avec joie à y retourner lorsque Henry Garat, devenu producteur, lui demanda d'assumer la réalisation du *Chemin de l'Honneur* avec l'artiste-producteur et Constant Rémy en tête de la distribution. La guerre vint interrompre la carrière de Paulin et celle de son film, mais après l'armistice le réalisateur de *Trois de Saint-Cyr* fut un des premiers à se remettre au labeur. Dans les conditions nouvelles et avec une remarquable faculté d'adaptation il entreprit la réalisation de *La Nuit Merveilleuse*, film tourné d'après un scénario original d'André Paul Antoine, réalisé dans un temps record, car en 20 jours.

Aujourd'hui J.-P. Paulin se prépare à reprendre le mégaphone. Le grand amour qu'il porte à l'art qu'il a adopté, sa conscience professionnelle et son talent nous laissent croire que nous lui serons encore redevables de belles œuvres honorant la production française. Tant mieux !

CHUKRY-BEY.



Une scène de *Trois de Saint-Cyr*, le film qui rendit populaire le nom de Jean-Paul Paulin.

A PROPOS DU "COLLIER DE CHANVRE"

## LE FILM POLICIER



ANDRÉ LUGUET

qui a fait une étonnante et vigoureuse création de policier dans *Le collier de chanvre*, réalisé par Léon Mathot.

Il a été longtemps de mauvais ton, dans un certain monde, d'aimer le film policier, de même qu'on n'accueillait pas volontiers son goût pour les romans policiers. Mais aussi, de même qu'une couverture arrachée à un livre de M. Bordeaux ou de Mme Delarue-Mardrus servait parfois d'enveloppe « cache-goût » à quelque roman d'Agatha Christie ou d'Ellery Queen ou de Dorothy Sayers, les gens « comme il faut » utilisaient l'alibi du second film pour voir en première partie le film policier qui les passionnait mais que leur snobisme leur faisait renier sous quelque sarcasme de « grande personne ».

Plus rapidement pourtant que le roman — rares sont les écrivains qui comme Paul Nizan se vantent d'avoir un large rayon policier dans leur bibliothèque —, le film policier fut accepté comme œuvre cinématographique ayant son plein droit à l'existence. C'est que, permettant l'emploi au maximum de l'expression cinématographique pure, qui est langage visuel et rythme sonore, la formule policière est apte à réunir tous les éléments qui font un bon film : attention soutenue par le sujet comme par les péripéties de l'action, possibilité de tirer le meilleur parti de la photographie et du montage, possibilité aussi, ne l'oublions pas, de rendre concret, voire palpable à nos sens, le déroulement logique d'un raisonnement, de satisfaire ce goût du problème qui est propre à tout homme normal et qui fait que les premiers mots du premier vocabulaire enfantin

sont déjà des questions aspirant à une réponse : qui ? pourquoi ? comment ?

Malheureusement, le bon film policier est aussi rare que le bon roman policier, et il faut ajouter que le mauvais film policier est beaucoup plus insupportable encore que la fameuse petite histoire policière à douze sous, même quand elle est vendue 18 francs. Les règles, en tout cas, pour le roman comme pour le film, sont les mêmes : vraisemblance, atmosphère et surtout absence de tricherie. Et la tricherie consiste aussi bien à amener la solution avec des moyens qui n'étaient pas à la disposition du lecteur ou du spectateur, que dans le fait que la solution ne répond pas à toutes les données du problème.

Le premier genre de tricherie est extrêmement fréquent. L'histoire est soigneusement menée jusqu'au bout, les soupçons sont bien répartis. Mais ce qui amènera l'arrestation du coupable, ce ne sont pas des indices imperceptiblement disséminés, des révélations logiquement préparées et intelligemment exposées, ce seront des coups de théâtre de dernière heure, personnages nouveaux qui n'apparaissent que pour cela, dossiers ou télégrammes ou lettres dont il n'est question qu'aux derniers cent mètres du film et qui rendront automatiquement inutiles tout ce qui aura été ébauché avec plus ou moins de talent, avec plus ou moins d'art, dans les 1.900 mètres précédents.

Et pourtant, le procédé qui aboutit à la solution doit logiquement constituer le clou du film policier. Vous rappelez-vous celui de *Pièges* où Marie Déa et Pierre Renoir jouaient une si belle partie ? Il y avait dans leur scène qui aboutit à l'aveu de Renoir une intensité qui est du très bon film policier. Ailleurs, les moyens sont moins psychologiques, mais non moins heureux. Dans *Qui a tué Miss Preston*, le meurtrier se découvre lui-même, parce que l'arme du crime étant branchée dans un projecteur et lui seul — avec le public — pouvant le savoir, ce sera le seul qui essaiera d'échapper au projecteur quand les détectives, lors de la reconstitution de l'assassinat, dirigeront lentement le rayon sur lui. Dans *La troisième Flèche tuera*, c'est le chien qui, reconnaissant celui qui a essayé de l'étrangler, démasquera par là même le meurtrier.

Mais ce dernier film nous amène à un autre aspect de la question : la solution incomplète et la solution illogique. *La troisième flèche tuera* était une histoire fort bien menée où il y avait une demi-douzaine de suspects

très joliment présentés. Mais si le vrai coupable était insoupçonnable, ce n'était pas parce qu'un détail habilement camouflé n'est apparu que trop tard au spectateur, c'est tout simplement parce qu'il était réellement insoupçonnable, n'ayant aucun motif pour commettre le crime. Nous tombons ainsi dans l'in vraisemblance, qui trouble la solution même de bons films policiers, tels les *trente-neuf marches*, qui était pourtant un chef-d'œuvre du genre, mais où il y a un mystérieux coup de couteau au début du film qui restera inexplicable jusqu'à la sortie et jusqu'après la sortie.

En fin de compte, réaliser un bon film policier est infiniment plus difficile encore que de réaliser un bon film tout court. Le plus souvent, le film est incomplet. Ceux à base de mystère — ombres inquiétantes, mains blanches sortant de la nuit, jeux d'atmosphère où la caméra peut s'en donner à cœur joie — n'arrivent que rarement à joindre à nos frissons photogéniques une enquête qui satisfasse notre besoin de logique. Ou alors une erreur de réalisation fausse tout. L'excellent film qu'était le *Chien de Baskerville* nous en offre un exemple : comment concilier la main avec le revolver sortant d'un cab pour un vulgaire assassinat de rue, avec la machiavélique mise en scène du meurtrier qui a longuement préparé son assassinat — et c'est ce qui donne sa magnifique atmosphère au film — avec l'horrible chien de la légende des Baskerville ?

*Collier de Chanvre*, dernier en date des films policiers, échappera du moins aux reproches qui touchent l'in vraisemblance ou l'absence de logique dans le déroulement de l'action. C'est un film-problème où le mystère est à l'intérieur des personnages plus que dans l'atmosphère. Le film policier français, qui, après tout, est le promoteur du genre, aigne ainsi un digne successeur à la série des Grey, et il aura de plus le mérite de substituer l'élégante silhouette d'André Luguet à la carrure trop massive et trop « police officielle » de Lagrenée. L. S.

## NOTRE COUVERTURE

La version nouvelle du *Maître de Poste*, de Pouchkine, réalisée par G. Ucicky, révèle aux côtés du magnifique acteur qu'est Heinrich George, une artiste fine et sensible qui a nom Hilde Krahl, et qui fait du rôle de Dounia, une émouvante création. C'est de ce film qu'est extraite la belle photo qui orne notre couverture.

LUCIEN PARIS  
JEUNE PREMIER STYLE NOUVEAU

PAR

NICOLAS ROL



Ce n'est pas le jeune premier pompadour ou le gigolo prétentieux, mais un jeune homme distingué, à la fois intellectuel et sportif, spirituel et viril.

Après le film de ses débuts dans *les Rues*, qu'il tourna aux côtés de Jean-Pierre Aumont et de Madeleine Ozeray, Lucien Paris partit pour l'Amérique, rejoindre son ami, le regretté André Berley, qui tournait à Hollywood avec Maurice Chevalier. De retour en Europe, assez déçu par le cinéma de l'époque, Lucien Paris partagea ses activités entre la Radio et le Théâtre.

C'est lorsqu'il dirigeait à Paris la troupe théâtrale des « Douze » que je fis, avant la guerre, la connaissance de ce sympathique jeune premier, et c'est avec un grand plaisir que je l'ai retrouvé il y a

quelques jours dans la belle cité normande.

Mobilisé dès le premier jour de la guerre, il fit son devoir comme tout le monde et, sitôt sa libération, fut engagé par son ami Claude Dauphin dans la tournée des « Comédiens de France » qui réunissait aussi Marguerite Moreno, Rosine Déreux, Jean Nohain, Paul Cambo, et la délicieuse chanteuse Yanagani. Ils parcoururent pendant plusieurs mois, et avec un grand succès, nos belles villes de France. C'est ce qui donna à Lucien Paris l'heureuse idée de créer pour la Radio, dès son retour, l'émission qui porte le nom de



*Nos belles cités de France*, et qui tous les samedis, à 18 heures, fait voyager avec un réel intérêt les auditeurs de la Radiodiffusion Nationale.

J'ai demandé à Lucien Paris l'autorisation de lui rendre visite pendant cette émission. Avec amabilité, il accepta. Je me rendis donc samedi dernier aux studios de la rue Croix-de-Régnier, vers 5 heures, car je voulais y arriver avant lui. Mais... Lucien Paris était déjà là, devant un immense bureau surchargé de textes, de musique, de paperasse de toute sorte.

— Excusez-moi, me dit-il, je suis en plein boulot.

— Que se passe-t-il donc ?

— C'est chaque fois la même chose. J'ai écrit mon texte pour une demi-heure, et on vient le m'annoncer que je n'aurai le micro que pendant 22 minutes. Alors, je fais des sombres coupures, et c'est toujours difficile ! Heureusement, Jacques Erwin va arriver. C'est un spécialiste des

coupages. Que voulez-vous ? Pour bien décrire Rouen, les scènes de Jeanne d'Arc ou de Cornelle me semblent aussi indispensables que celles de Boileau et de Flaubert.

— Ah ! Evidemment...

— Et puis, on me donne au dernier moment un autre studio, et le temps que l'orchestre y entre, ce me fera encore 3 minutes de moins. C'est dommage, avouez-le : il y a tant à dire sur Rouen.

— Je sais, cher Lucien Paris, que vous présentez toutes ces villes d'une façon très originale et qui plaît beaucoup.

— Tiens ! Voilà mon « bruteur ». Je vous présente un jeune camarade, Roland Charbaux. Nous avons déjà travaillé ensemble à Paris, puisqu'il était un des « Douze ».

— C'était le bon temps ! mon vieux Lucien, lança spontanément ce jeune comédien.

— Hélas, reprit Lucien Paris. Je crains qu'il ne nous quitte bientôt pour les Camps de Jennessé.

— Oui, mais parlez-moi plutôt de vous, Lucien Paris. Nous l'interviewerons plus tard, votre jeune camarade.

— Oh ! en dehors de Rouen, je ne peux vous parler de rien maintenant.



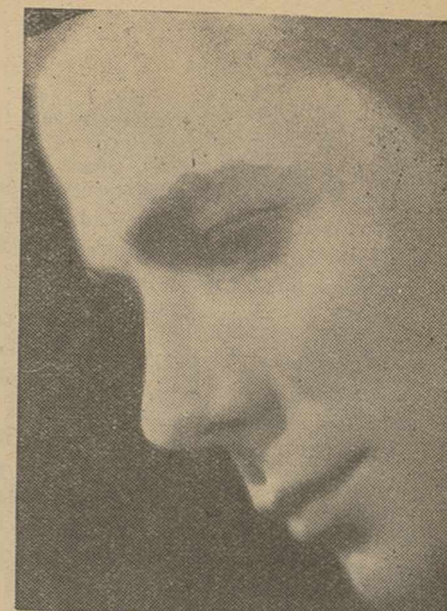
— Dites-moi tout de même si vous avez des projets de cinéma.

— Des projets, qui n'en a pas ?

— Je vous vois magnifiquement dans un rôle à la Robert Donat, *M. Chips*.

— Evidemment, c'est là un très beau film, et j'y ai trouvé Robert Donat excellent acteur. Mais il y a peu de films de cette qualité. Quoique le cinéma français me semble en pleine renaissance.

— En dehors de *Dans les Rues* où votre personnalité s'est révélé-



lée si intéressante, il me semble vous avoir vu dans *La bataille Stenacruze*, auprès de Kate de Nagy ?

— Oui. Oh ! Peu de chose !

— N'y a-t-il pas de rôle que vous aimeriez tourner à l'écran ?

— Oh ! ce ne sont pas les rôles qui manquent ! J'ai été très vaguement en pourparlers avec Abel Gance, il y a quelques années pour tourner une version parlante du *Capitaine Fracassé*, et j'ai bien regretté, je vous assure, que ce film ne se fasse pas. Voilà un rôle enthousiasmant, et je vous en citerais bien d'autres... si j'avais le temps...

En effet, ces quelques phrases j'ai pu les obtenir en une heure coupées par des coups de téléphone, des interruptions de toutes sortes qui semblaient pleuvoir à plaisir sur ce pauvre Lucien Paris.

Souhaitons de tout cœur qu'après la Radio, où il remporte un succès mérité, le cinéma sache se l'attacher et que ce jeune premier puisse y donner toute la mesure de son talent aux multiples facettes.

Nicolas ROL.



En ce temps-là, je navigais sur l'Orénoque...

Le voilier où nous tournions était tout simplement ancré dans la baie de Saint-Raphaël et les pays exotiques figurés par Agay, Cassis, les îles d'Hyères...

C'était le dernier film que devait tourner René Leprince, un des bons faconniers de ce temps-là; tout y était : le noble père, la jeune fille pure, le méchant cousin et le fils maudit (c'était moi) qui, à l'instant, rachetait une faute de jeunesse, en remettant sa vie et intacte, sa jeune sœur dans les bras d'un chaste fiancé... Et que de bagarres, mon ami ! Depuis le duel au couteau jusqu'au vieillard pris d'assaut — à moi seul ! — que, finalement je fais sauter en tirant un coup de pistolet dans la soute aux poudres ! Époque : 1830. Signes particuliers : on employait, pour la première fois, et seulement pour les prises de vues des ciels nuageux, la pellicule panchromatique. J'avais 20 ans, et ceci se passait en 1926...

Tout cela m'est revenu en mémoire, l'autre soir, parce que j'étais à Marseille, et que je sortais d'une projection de *La Vallée des Géants*, film en couleurs où, peu de temps auparavant — avant septembre 39 — j'avais synchronisé le personnage héroï-comique qu'y jouait Alan Hale, autre hurluberlu rêveur et puissant, grand casseur de vaisseaux, redresseur de torts, encaisseur et donneur de coups, bref bagarreur comme pas un.

Une bonne douzaine d'années d'intervalle et, sauf le son et la couleur, rien de changé dans la technique, rien de changé non plus dans les réactions des spectateurs. On sait bien que la locomotive qui vient sur vous ne dépassera pas l'écran; on sait bien que le train s'arrêtera juste, tout juste avant le pont sauté; on sait bien que la vertu et le héros finiront par triompher, mais en dépit qu'on en aie, toujours ces mêmes réflexes mécaniques qui vous serrent un peu la gorge et font le cœur rétracté suspendre un temps son mouvement perpétuel.

J'ai vu bien des films, quelques-uns remarquables, mais je ne crois guère à la psychologie au cinéma. Il en faut bien sûr, mais pas plus ! Le film qui « veut plaire » s'adresse au plus grand nombre, et, sans penser le moindre mal du plus grand nombre, nous savons tous que ses sentiments sont davantage d'ordre instinctif que d'ordre intellectuel. Vive donc le mélodrame où Margot a pleuré. Vive la belle imagerie populaire avec ses larges sentiments en fresques, sains et puissants, sans fioritures, et subis en commun. À ce titre, le film est un merveilleux instrument de propagande, en ce qu'il peut exalter les forces vives de l'instinct qui sont, malgré tout, les forces essentielles, les énergies de base.

J'allais dire aussi : Vive la bagarre.



Les vrais amateurs de cinéma, de dynamisme et de mouvement aiment bien les films d'atmosphère du Far-West. C'est là que se déroulent d'habitude les bagarres les plus photographiques, telle celle des Conquérants de Michael Curtiz.

L'humanité a enregistré, au cours de son histoire, une série inépuisable de luttes épiques entre usurpateurs de droit et redresseurs de torts. Le cinéma a largement puisé dans cette belle collection de bagarres. Voici une scène caractéristique de Robin des Bois, héros devenu légendaire et dont le cinéma s'est plu à retracer la vie mouvementée.



# BAGARRRES

par

RAYMOND  
DESTAC

J'hésite cependant et m'interroge sur ce point. Je sais bien que « la lutte est la loi de la vie », mais quand soi-même on sort de la vraie bataille sans chiqué et avec de vrais morts, on répugne un peu à rappeler au spectateur ce d'où il arrive peut-être lui aussi...

Et pourtant, c'est toute notre enfance, plus ou moins abreuvée de Gustave Aymard et de Fenimore Cooper, qui remonte en surface quand nous voyons sur l'écran les premiers baraquements de Chicago, de Frisco et les défilés de la caravane vers l'Ouest. Que de rhumes, que de bronchites et quels muscles n'avons-nous pas gagnés jadis en poursuivant d'imaginaires indiens montés sur leurs rapides « mustang », suivis de leurs « squaw » aux noirs cheveux tressés, cependant qu'à plat-ventre, dans les herbes humides d'un pré, nous tenions bien serré un arc en châtaignier ou quelque tige de bois pompeusement baptisé « long rifle ». Qui

de nous n'a brandi un tomahawk et dansé autour du poteau de torture, qui de nous ne s'est senti l'estomac barbouillé en fumant des barbes de maïs en guise de calumet de paix ?

Les batailles, au cinéma, sont rarement dangereuses. Bien sûr, un accident peut arriver, mais généralement on est quitte avec queques contusions. Mieux vaut cependant y aller franc jeu. Et les Américains sont passés maîtres en ce genre de sport parce qu'ils savent oser; aussi parce qu'ils ont les

Les rixes de marins sont aussi communes et renommées au cinéma que dans les commissariats de police des ports du monde entier. En voici une qui va irrésistiblement se déchaîner dans Les Gars de la Flotte.



moyens. Mieux vaut une rixe prise une bonne fois, avec, sous des angles différents, quatre, cinq ou même dix appareils que la même recommencée dix fois avec un seul appareil qu'on dépèce. Dans *Sous le casque de cuir*, Gina Manès me tint à bout portant un coup de feu en pleine face; mais le revolver, d'un modèle ancien, partait à contretemps ou bien le son n'était pas prêt; ou bien un projecteur charbonnait. Seize fois dans l'après-midi, il me fallut avaler toute la charge de poudre. Au Nième coup, on avait cru bon de doubler la charge à cause du son. Aussi ai-je, instinctivement, comme un gosse qui va recevoir une taloche, levé mon coude pour me protéger. Bien m'en prit : ma manche était complètement brûlée... Le résultat final est décevant.

Au contraire, dans *La Revanche du maudit*, nous étions en plein air sur le pont d'un voilier, trois jeunes sportifs, dont le plus âgé avait peut-être 25 ans. Le sang coulait : c'était de l'hémoglobine ! les bouteilles se cassaient vraiment sur ma tête : c'étaient des bouteilles de crepe, seulement, les coups de poing n'arrivaient pas au ralenti; nous avions soin seulement de ne pas toucher au visage. D'après le scénario, je devais disposer facilement de mes deux adversaires; mais ceux-ci, par esprit sportif ou par gloire, ne l'entendaient pas ainsi; le jeu devint plus rude et plus vrai !

À un autre moment, trois ou quatre pirates devaient se précipiter sur moi pour m'enfermer à fond de cale. À mon tour je ne marchais pas ! et ce brave René Leprince qui jubilait envoyait sur mon dos un autre figurant, puis un autre, un autre encore; finalement ils étaient douze. La bataille fut magnifique : on voyait, grâce au long foyer d'un appareil, les doigts entrer dans les chairs, le rictus d'un visage dont on arrachait les cheveux, l'écoeurement sur un coup bien porté; un autre appareil panoramique, prenant les « valdingues » l'aplatissement d'un matelot contre un mât, à la suite d'un coup de savate. Bref, je sortis de là rompu, en loques, mais le résultat était acquis.

Je sais bien que l'habileté du metteur en scène et le métier du monteur sont pour beaucoup dans la réussite d'une scène de ce genre, mais je sais bien que pour tourner de semblables rôles, il ne faut pas d'aimables freluquets, gominés, plus préoccupés de la couleur de leur cravate, du pli de leur veston, ou des petites imperfections de leur visage : « Non, non, prenez-moi sur ce trois quarts, pas de face... » bref, plus préoccupés d'eux-mêmes que du personnage à incarner.

Pour ma part, même au cinéma, j'ai un faible pour la bagarre de l'homme avec la mer, la montagne, avec la forêt, le feu du ciel, bien plutôt qu'avec son semblable.

Aussi pour sa bagarre avec ses vices et ses passions... Mais ceci est une autre histoire !

## COMMENT SIMONE BERRIAU DÉCOUVRIT "LES PETITS RIENS"

Les spectateurs de cinéma qui savent regarder et voir les films intéressants et les créations intelligentes connaissent bien Simone Berriau, l'interprète d'*Itto*, *Café de Paris*, de *Derrière la Façade*, de *Elles étaient douze femmes*. Ils connaissent son talent qui lui permet de jouer avec la même aisance et la même maîtrise un rôle plein de fantaisie comme celui de la femme un peu ivre de *Café de Paris* et celui de la mère de famille consciencieuse et sérieuse des *Douze femmes*. Mais ce que l'on ne sait généralement pas, c'est que Simone Berriau est une collaboratrice et auxiliaire précieuse du sympathique auteur Yves Mirande, avec lequel elle travaille depuis plusieurs années. Savait-on par exemple que le scénario des *Petits Riens* que l'on tourne en ce moment au studio de Marseille et qui est écrit par Yves Mirande, a été inspiré par sa collaboratrice et interprète favorite ? C'est Simone Berriau elle-même qui a bien voulu nous raconter comment on avait décidé la réalisation des *Petits Riens*.

— Comme vous devez le savoir, j'ai chanté pendant sept ans à l'Opéra-Comique. J'y ai même repris *Pelléas et Mélisande*

après Mary Garden et je l'ai chanté 300 fois un peu partout. Même après avoir abandonné l'opéra, j'y allais souvent et c'est ainsi qu'un certain soir, j'entendis *Les Petits Riens*, de Mozart, exécutés sous la direction d'Albert Wolff. C'est alors que je me rendis compte que l'on pourrait très bien tirer parti, pour le cinéma, de ces charmantes piécettes musicales. J'en parlai à Mirande qui se promit d'en faire un film. Entre temps, d'autres projets surgirent qui firent un peu reculer celui-là, mais il ne fut jamais abandonné. Et c'est aujourd'hui qu'il est en train de se réaliser.

— Vous avez donc inspiré le scénario. Mais quel est votre rôle dans le film, cette fois en tant qu'actrice ?

— Je suis très contente de pouvoir enfin jouer un rôle humain et plein de vie, car j'en avais assez de ce que j'avais joué dans le genre de la femme ivre de *Café de Paris* ou de la femme perdue de *Derrière la Façade*.

— Peut-être, dans *Elles étaient douze femmes*, vous avez...

— ... un rôle de bourgeoise austère, très



collet monté, qui ne m'a l'ait pas non plus.

Simone Berriau est extrêmement exigeante en ce qui concerne ses interprétations. Il n'y a pas de juge plus sévère. Il semble également que le passé ne l'intéresse pas beaucoup. C'est l'avenir, le rôle futur qui la séduit.

— Quels sont vos partenaires dans le sketch des *Petits Riens* ?

— Je joue seulement avec Suzy Prim et Yves Mirande. Et c'est précisément à cause d'un « petit rien » que mon mari ne me trompe pas avec ma meilleure amie. Vous voyez, parfois le hasard fait bien les choses.

Après avoir terminé les prises de vues du film dont elle fut l'inspiratrice, Simone Berriau va se rendre à Paris pour y interpréter la nouvelle pièce d'Yves Mirande, aux côtés de Gabrielle Robinne, Marguerite Piery et Jacques Baumer. Nous attendrons donc patiemment qu'elle nous revienne pour que nous puissions de nouveau admirer sa fine silhouette et son talent si différent des autres à cause de la nuance d'ironie qui caractérise toutes ses créations.

Charles FORD.

le des angles auxquels il est habitué, des deux ou trois compositions de paysages dont il croit avoir le mérite et le privilège, il criera au futurisme. Il veut bien être moderne, mais pas futuriste.

Mais la guerre incessante que l'opérateur fait au metteur en scène est une guerre sournoise. Il dira à l'oreille du producteur venu quelques secondes voir ce qui se passe : « Il n'y connaît rien du tout !... Il nage terriblement !... Heureusement que je suis là ! »

Finalement, si le film est médiocre, souvent, par sa faute, il en rejettera toute la responsabilité sur le metteur en scène « qui ne connaît pas son métier ». Si le film est bon, il proclamera *urbi et orbi* : « Parbleu ! C'est moi qui l'ai fait !... »

L'opérateur ou le geai paré des plumes du paon.

Edmond EPARDAUD.



### POUR LE MAILLOT JAUNE.

Voici une comédie agréable, très honnêtement réalisée et gentiment jouée. L'action se déroule au cours de la fameuse épreuve sportive qui mettait aux prises toutes les années les champions cyclistes de plusieurs pays. C'est le Tour de France 1939 qui a servi de cadre aux péripéties amoureuses et romanesques du champion Bréjeon et de la journaliste Colette Monier. Si on peut reprocher une certaine lenteur à plusieurs scènes d'intérieur (surtout les discussions entre fervents du sport), il convient par contre de louer sans réserve toutes les scènes de route rehaussées par une excellente photographie de Léonce H. Burel. On remarque particulièrement les scènes de montagne et celles se déroulant à l'aube. Excellent montage.

C'est avec plaisir que l'on suit les péripéties simples mais très agréables du scénario de Jean Antoine réalisé de façon honorable par Jean Stelli. En tête d'une distribution homogène, nous retrouvons avec plaisir Albert Bréjeon, sympathique et excellent coureur, et Meg Lemonnier, blonde et charmante à souhait. Marcel Deaître en directeur du Tour et Robert Arnoux en co-

équipier dévoué jouent sobrement leurs rôles. A signaler une belle chanson de Van Parys sur paroles de Jean Boyer qui sert de leit-motiv musical au film entier.

Ch. F.

### VICTOIRE SUR LA NUIT.

La réussite de *Victoire sur la Nuit* apparaît comme particulièrement admirable, à cause de l'ingratitude d'un sujet qui n'était pas particulièrement dans les cordes des Américains, et de toutes les occasions qu'il contenait d'être pompeux, ennuyeux, et de concéder à la majorité un dénouement optimiste.

Très riche, sans parents, d'hérédité alcoolique, et elle-même un peu trop portée sur les boissons fortes, Judith Traherne, obsédée par le spectre d'un mal imprécis qui se traduit par des migraines terribles accompagnées de troubles visuels, mène pour s'étourdir une vie épuisante et futile. Un jour, elle est amenée à consulter presque à son corps défendant, le célèbre spécialiste Frédéric Steele. Celui-ci se passionne pour le cas de cette malade révoltée. Une intervention chirurgicale est décidée. Réussite apparente, mais le

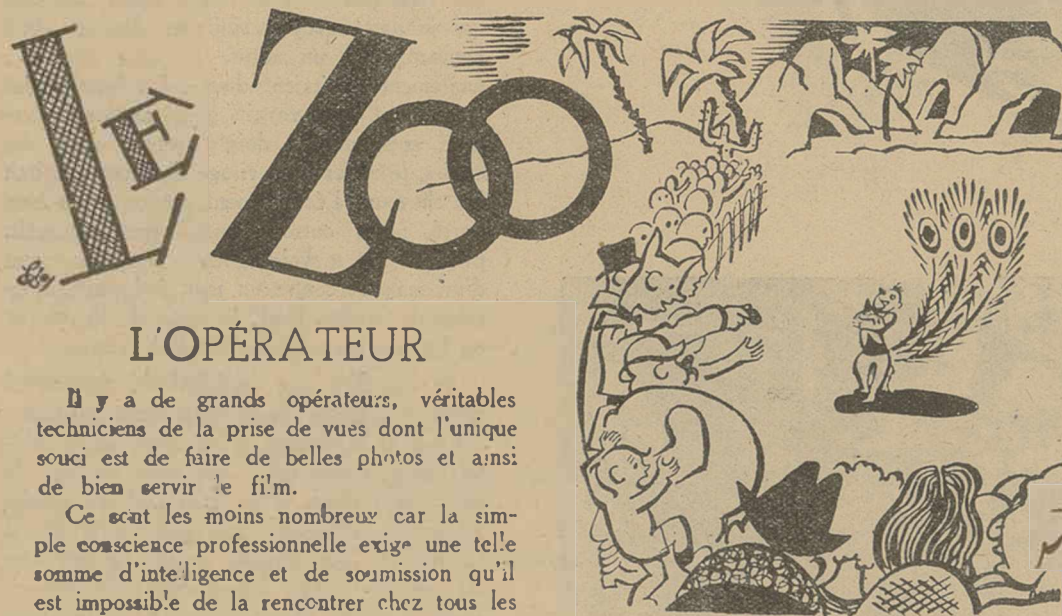
praticien a la certitude que Judith va maintenant vers une mort douce, mais inévitable, précédée de quelques heures seulement par une cécité progressive. Le drame vient de ce que Frédéric et la jeune fille, qui ignore tout, sont maintenant amoureux l'un de l'autre. Bien que ne conservant plus aucun espoir, le docteur accepte de se consacrer, pour les quelques mois qui restent, à ce bonheur sans avenir. Mais Judith apprend un jour la vérité et son désespoir la rejette vers ses distractions d'autrefois. L'influence de Frédéric sera pourtant la plus forte, et la décidera à accepter l'inévitable avec une sérénité qui ne la quittera pas jusqu'au dernier moment. Tous deux se marieront, et iront vivre dans une résidence campagnarde où le docteur poursuivra des expériences qui lui permettront peut-être, plus tard, de guérir sur d'autres le mal dont meurt Judith. Quand le dénouement approchera, c'est elle qui aura le courage d'élucider l'être aimé, et d'attendre seule une mort qui lui sera douce.

Il y a dans ce dénouement à la fois atroce et apaisant, et dans l'idée générale de ce film, quelque chose qui rappelle l'argument du *Voyage sans retour*. Tout est ici traité avec un tact, une discrétion étonnants. Ce qu'il y a de désespéré dans la situation de nos héros, ne nous est jamais imposé avec violence. C'est un désespoir à la fois si déchirant et si doux, que le dénouement prévu nous choque infiniment moins qu'un « happy ending ». Vous serez heureux de pleurer à la fin de cette œuvre qui, pour une fois ne devra rien à la mièvrerie, à la convention ni au mauvais goût.

Du reste, tout dans le film est d'une classe équivalente, et Edmund Goulding peut être considéré comme un très grand metteur en scène. S'il en fallait une autre preuve précise, nous la prendrions dans cette scène de la consultation, chose ingrate en elle-même, qui est une magnifique réussite, d'un intérêt passionnant.

Certes, Goulding disposait pour jouer cela, et le reste, d'interprètes tels que Bette Davis et Georges Brent. Mais le fait que la première, considérée à juste titre comme l'une des meilleures artistes de tout le cinéma, fut rarement aussi émouvante qu'ici,

(La fin en page 10).



### L'OPÉRATEUR

Il y a de grands opérateurs, véritables techniciens de la prise de vues dont l'unique souci est de faire de belles photos et ainsi de bien servir le film.

Ce sont les moins nombreux car la simple conscience professionnelle exige une telle somme d'intelligence et de soumission qu'il est impossible de la rencontrer chez tous les hommes.

L'opérateur dont je parle est le type accompli du primaire ignorant et prétentieux. Ne se contentant pas d'être ce qu'il est, un technicien, il prétend être encore un artiste. Malheur au metteur en scène qui, au premier tour de manivelle et à la première incartade, ne lui brise pas impitoyablement les reins d'un coup de croc.

Le tourneur de manivelle, qui, avec les moteurs modernes, n'a même plus ce souci, transparaît dans le vif, jugera de la qualité

des paysages et des décors, refusera de tourner sous tel angle jugé impossible et préférera toujours au choix du metteur en scène le sien. Il dira devant un paysage : « Ça fait carte postale ! » et devant un intérieur « Ce n'est pas moderne ! »

Car l'opérateur a la prétention d'être de son époque et de savoir ce qu'est l'art décoratif moderne. Le pauvre !

L'opérateur livré à lui-même a quelques clichés dont il ne se départit jamais. Sortez-



Bette Davis et Ann King dans *Victoire sur la Nuit*.

## PROJETS

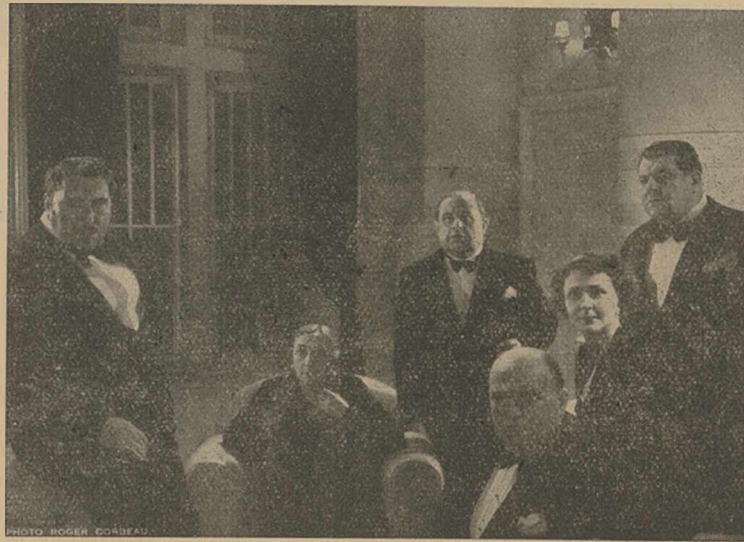
## YVAN NOÉ PRÉPARE...

La parution du Statut du Cinéma tant attendu par les cinéastes permet à l'heure actuelle aux réalisateurs de regarder l'avenir avec confiance.

C'est à un metteur en scène que nous avons voulu demander quelques lumières sur l'avenir. Et nous nous sommes souvenus qu'Yvan Noé était le metteur en scène qui avait déposé à la veille de l'invasion de la France, exactement le 9 juin 1940 à 11 heures du matin, le dernier film français à la censure de Paris.

Il s'agissait de *Ceux du Ciel*, un grand film à la gloire des pilotes civils, film fait en pleine guerre sur des camps d'aviation déjà bombardés, avec le concours de l'aviation française, mais film où il n'est pas question de la guerre puisqu'on voit des pilotes qui, au cours de compétitions internationales, uttent côte à côte pour le progrès. Ce film com-

Une scène du *Château des Quatre Obèses*, un des films récents d'Yvan Noé.



mence en ce moment sa carrière à Paris au *Paramount*.

Yvan Noé, sitôt atterri sur la Côte d'Azur, n'a pas voulu rester inactif. Il a immédiatement jeté les bases d'une nouvelle firme productrice avec laquelle il compte bien repartir sous peu.

Rien n'est jamais perdu, nous a-t-il dit, on ne meurt que quand on veut bien et le cinéma pas plus que moi, n'avons envie de mourir. Depuis des années, je songe à un film qui fera le pendant de *Ceux du Ciel*. On pourrait l'appeler *Ceux des Rayons X*, il s'appellera *Les Routes de Demain*. Il s'agit en effet des magnifiques savants qui, à la fin du siècle dernier, découvrirent et commencèrent à utiliser les rayons X, à porter ainsi à la médecine et à la chirurgie une nouvelle source d'incalculables possibilités. Les premiers de ces savants virent un mal sournois envahir leur sang et mutiler leurs membres. Beaucoup d'entre eux perdirent leurs doigts, leurs mains, leurs bras. beaucoup sont morts. Quel beau sujet à porter en exemple à la jeunesse qui, bien décidée à vivre et à travailler, doit prendre exemple sur ceux qui ont su mourir en travaillant pour eux.

— Quand comptez-vous commencer à tourner ce film ?

— Bientôt. Je suis prêt. Quand je dis « je », je veux dire « nous », car je suis ici avec plusieurs de mes collaborateurs parisiens. Nous n'attendions que le visa de Vichy exigé par le nouveau Statut qui, par ailleurs

nous apporte beaucoup d'apaisement du point de vue de la production et de l'exploitation de nos films. Nous avons ce visa qui va nous permettre de faire vite et bien, car la France a besoin de films nouveaux. La Côte d'Azur foisonne de techniciens et d'acteurs, tous sont pleins de feu. Elle a des studios. Il faudrait peu de chaises pour qu'elle eût des laboratoires. Une énorme production peut naître dans quelques mois, si les responsables du Cinéma le désirent et y aident.

— Que faites-vous en attendant ?

— Je travaille pour ne pas en perdre l'habitude. Mon découpage est presque fait. Je travaille déjà à inventer des films suivants et puis, j'essaie de fabriquer des comédiens nouveaux parmi tous les jeunes gens et les jeunes filles qui rêvent de la gloire de l'écran. J'en ai groupé autour de moi une cinquantaine, pleins d'espoir, pleins d'ardeur et qui veulent comme tous les autres marquer leur place dans la France au travail. Tous les jours, grâce à la flamme que leur communiquent leurs professeurs, ils apprennent la comédie, le chant, la danse, l'anglais, l'allemand avec un enthousiasme qui fait plaisir. Vous en verrez d'autres quelques-uns, les plus avancés, dans mon prochain film.

En effet, comme nous quittons Yvan Noé, les portes des cours s'ouvrent et une nuée de jeunes gens et jeunes filles qui paraissent ravivés s'égaillent sous le soleil d'hiver de l'avenue de la Victoire.

SACHA DE LEON.



## NOUVELLES DE PARTOUT

— A Paris, Elvire Popesco joue *Tovaritch* aux Bouffes avec André Lefaur.

— Jean Glion va enfin tourner pour son propre compte. Il va réaliser *Le Chant du Monde* à Mantes.

— Marcel Pagnol prépare, paraît-il, une tournée en zone libre avec *Topaze* et aussi avec un *Marius* rajoué, interprété par René Dary.

— J. K. Raymond-Millet tourne un grand documentaire dans le Roussillon.

— Nous apprenons qu'un groupe de jeunes aspirants du cinéma va bientôt créer une association en vue de guider ceux qui désirent entrer dans la carrière cinématographique (techniciens, scénaristes, etc...). Pour tous renseignements s'adresser à M. René Schur, Café du Gard, Boulevard du Temple, à Saint-Hippolyte-du-Port (Gard).

— Jean et Alex Glaume, les producteurs-réalisateurs de des-

sins aimés, viennent de terminer un film sonore avec les personnages méridionaux Marius et Olive intitulé *Les Galéjars de la Mer*. En leur studio de Villefranche-sur-Mer, les frères Glaume procèdent actuellement au montage d'une nouvelle bande de dessins animés *La Danse macabre*, sur la musique de Saint-Saëns.

— *L'Étrange Mme. Buck*, le nouveau film de Pierre-Jean Ducis, vient de changer de titre. Il s'appellera dorénavant *L'Étrange Suzy*. Le dialogue est d'Yves Miranda, la musique de Vincent Scotto. L'interprétation réunit Albert Préjean, Claude Dauphin, Marguerite Moreno, Suzy Prim, Gaby Andreu, Pierre Stephen, etc... etc...

— Falconetti, l'inoubliable interprète de la *Passion de Jeanne d'Arc*, vient d'organiser à Lausanne un récital de vieilles chansons françaises à l'occasion de l'inauguration dans cette ville du Foyer Social Français.



D. R., à Trescol. — Votre lettre a été envoyée. D'après la presse quotidienne, Simone Simon vient de se faire naturaliser américaine. Elle est aux Etats-Unis. C'est tout ce que l'on sait sur compte en ce moment. Lettres transmises.

Yvette S., à Simorre. — Nous faisons suivre vos lettres. Même réponse pour le lecteur à signature illisible du *Châtel*. De même pour le lecteur de Tunis. Nous ferons parvenir la lettre des admiratrices de Jimmy. Lettre transmises de Copy à Alès.

Paul L., à Toulon. — Vous devez déjà savoir que nous ne donnons pas d'adresses, mais que nous nous chargeons de transmettre les lettres. Le film *Fiesta* n'est pas annoncé. Des que nous aurons des nouvelles fraîches à ce sujet, nous en parlerons dans la Revue.

Georges Emile R., à Marseille. — Comme nous l'avons annoncé,

Gaby Andreu va tourner aux côtés d'Albert Préjean le nouveau film de Pierre-Jean Ducis. Cette artiste a l'âge qu'elle paraît. Nous voulions lui consacrer un article détaillé qui vous aurait satisfait mais Gaby Andreu nous avait promis sa visite et n'est jamais venue...

Michel R., à Grenoble. — Alexandre Esway a été récemment rapatrié d'Allemagne dans un convoi de grands blessés. Pour la lettre, envoyez-la, nous ferons suivre.

Louis M., à Montpellier. — Nous ne vous avons pas oublié, mais les recherches sont longues. Vous devrez encore patienter pendant un certain temps.

P.-A. P., à Tunis. — Ne prenez pas pour bon argent tous les bobards, même les mieux « renseignés » sur les cachets des vedettes. Il est certain qu'il y eut des abus, que l'on a payé un

— André Berthomieu va tourner un grand film français en Suisse. Il s'agit de *La Neige sur les Pas*, d'après Henri Bordeaux. Les prises de vues commenceront vraisemblablement en avril. Charles Vanel et Line Noro seront les principaux interprètes de ce nouveau film français.

— On annonce qu'après avoir terminé *L'École des Femmes* et tourné le film de Max Ophüls en Suisse, Louis Jouvet viendra tourner un film à Marseille avec Michel Simon.

— Jules Berry et Josseline Gaël, Ray Ventura et Coco Aslan vont faire une tournée en Afrique du Nord.

— Renée Saint-Cyr et Henri Guisol interprètent en zone libre *La Vie est Belle*, de Marcel Achard.

Faites surveiller vos Locaux (Usines, Villages, Magasins, et assurez-vous contre le Vol.

CONSORTIUM MEDITERRANÉEN DE SURVEILLANCE et de GARANTIE 14, Rue Stanislas Torrès, Marseille. — Tél.: D. 75-44. Agence à Aix-en-Provence.

million par film certains acteurs, il est certain aussi que ce temps n'est plus et que les prix actuels sont loin de ce compte, mais ni maintenant ni jamais Danielle Darrieux n'a récolté 7 millions pour tourner. Votre « tuyau » concerne probablement des propositions américaines, mais méfiez-vous plus encore de ces renseignements-là que des autres, d'abord parce que l'on n'en sait rien et que le champ est ouvert à toutes les suppositions, ensuite rien ne donne une fausse idée comme de « traduire » les dollars en francs français, car les frais sont eux aussi en dollars, et croyez qu'ils vont vite. N'allons pas jusqu'à plaindre ces « pauvres vedettes » mais restons dans un juste milieu, tenons compte qu'à elles seules certaines représentent toute la valeur commerciale d'un film et que si des disproportions apparaissent comme tragiques elles ne sont pas l'apanage exclusif du cinéma... mais cela dépasse le cadre de cette rubrique.

J. B., à Marseille. — Pour vous inscrire au club : vous écrivez à la *Revue de l'Écran* ou vous venez nous voir, vous versez une cotisation mensuelle de 10 francs, et vous lisez attentivement la rubrique réservée au Club-Club qui vous tient au courant de nos activités en dehors des communications personnelles que nous vous faisons parvenir... C'est tout, mais n'oubliez pas de donner votre adresse.

A BONNEVEINE, près tram, sur mer, 7 p. et 2 p. garage Jardin 470 m2. Px 175, Mazaue, 45, Longchamp.

A PETIT BOSQUET, près tram, 2 p. libres et 6 p. Ionés net 3.400, joli Jardin. Px 100, Mazaue, 45, Longchamp.

## Maître Mimin, étudiant.

## Chez les Compagnons de la Basoche

C'est le 12 mars, à 21 heures, que commenceront les représentations du premier spectacle des Compagnons de la Basoche, avec le *Cubier et Maître Mimin, étudiant*. Les Compagnons de la Basoche donneront sept représentations dans la petite salle du Club-Club de la *Revue de l'Écran*, 45, rue Sainte, le mercredi 12 mars à 21 heures (répétition générale, nombre de places limité), jeudi 13 mars à 17 heures et à 21 heures, vendredi 14 mars et samedi 15 mars à 21 heures, et dimanche 16 mars à 17 heures et à 21 heures. Rappelons que le spectacle est réservé aux membres du Club des Atins de la Basoche, les adhésions sont reçues à la librairie Clairière, 16, rue Grignan et au Secrétariat de la Jeunesse, 24, rue Piscatori. Les retardataires, enfin, pourront encore s'inscrire, sauf le mercredi, une demi-heure avant chaque représentation.

## UNE EXPOSITION VIVES-APY

Du 15 au 28 février a lieu à la Galerie Jouvène, 30, rue Paradis, une exposition consacrée à une rétrospective de l'œuvre du peintre provençal Vives-Apy, mort en 1937. On y voit notamment de nombreux monotypes qui attestent toute la maîtrise du peintre qui, né à Arles en 1874, passa toute sa vie à Marseille. C'est donc un demi-siècle de peinture provençale que nous montre l'exposition de la Galerie Jouvène, exposition qu'aucun amateur d'art ne voudra manquer.

## PETITES ANNONCES

Les Petites annonces sont reçues exclusivement à nos bureaux, où l'annonceur devra justifier personnellement de son identité.

La ligne de 33 lettres, espaces au signes.

Demandes d'emploi : 4 Frs. Autres rubriques : 7 fr. 50.

\*

Sommes acheteurs : tous ouvrages et publications sur le cinéma. Ecrire à La Revue qui transmettra. (30)

A LA REDONNE, bord mer immédiat, très belle vue sur rade, superbes lots boisés de pins 500 à 900 m2, 30 frs le m2, à partir de 2.500 cpt. Aut. 24-4-0, Mazaue, 45, Longchamp.

A BONNEVEINE, près tram, sur mer, 7 p. et 2 p. garage Jardin 470 m2. Px 175, Mazaue, 45, Longchamp.

A BONNEVEINE, près tram, sur mer, 7 p. et 2 p. garage Jardin 470 m2. Px 175, Mazaue, 45, Longchamp.

TIMBRES-POSTE achète collections vieilles lettres, au comptant, paye très haut prix. Rostan, 6, qual Rive-Neuve, Marseille.

(suite page 12).

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en Chef : Charles FORD.  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

## Abonnements :

France :  
1 an : 50 frs, 6 mois : 28 frs, 3 mois : 15 frs

Etranger U. P. :  
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Autres pays :  
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
43, bd de la Madeleine, Marseille  
C. C. 466-62)

# LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — Orage.  
ALHAMBRA, St-Henri. — Accord Final, Ho-Fang le Pirate.  
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Le Veau gros, Fusiliers Marins.  
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Au service de la loi, L'amour frappe André Hardy.  
ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. — Famille Hardy en vacances.  
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Les Pillards du Texas, Le Ruisseau.  
CAMERA, 112, La Canebière. — Ramuntcho.  
CANET, r. Berthe. — La Mousson, Aventure en Espagne.  
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.  
CASINO, Mazargues. — Homme marqué, Il est charmant.  
CASINO, St-Henri. — Ils étaient trois, Escadrille de la Chance.  
CASINO, St-Louis. — Frankenstein, L'Argent.  
CASINO, St-Loup. — La Brigade Sauvage, Brelan d'As.  
CENTRAL, 90, r. d'Aubagne. — La Furie de l'or noir.  
CESAR, 4, pl. Castellane. — La belle hongroise, L'Embuscade.  
CHATELET, 3, av. Cantini. — Mayerling.  
CHAVE, 21, boul. Chave. — Procès de Marie Dugon, Monsieur tout le monde.  
CHEVALIER-ROZE, r. Chev.-Roze. — L'op. du Loup, Paris-New-York, Durand bijout.  
CHIC, Belle de Mai. — J'arrange le f.sc, le suis un criminel.  
CINEAC, P. Marseillais, 74, Canebière. — Programme non communiqué.  
CINEAC, P. Provençal, c. Belsunce. — Programme non communiqué.  
CINEO, St-Barnabé. — Programme non communiqué.  
CINEVOG, 36, La Canebière. — Le Roman de Marguerite Gautier.  
CINEVOX, boul. Notre-Dame. — Restez diner, Seuls les Anges ont des ailes.  
CLUB, 112, La Canebière. — Parade des Ondes, The Big Shot.  
COMEDIA, 60, r. de Rome. — Adrienne Lecouvreur.  
COSMOS, L'Estaque. — Panique au Cirque, Hymne à la neige.  
ECRAN, La Canebière. — Broadway Melody, Gangsters de l'Océan.  
ELDO, 24, pl. Castellane. — Vautours de la Jungle, Son oncle de Normandie.  
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Orage, Mariage Double.  
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Programme non communiqué.  
FLOREAL, St-Julien. — Sagamore le Mohican, Tourbillon Blanc.  
FLOREOR, St-Pierre. — Trafic de diamants, Kentucky.  
GLORIA, 46, quai Mar.-Pétain. — Casier Judiciaire.  
GYPTIS, 10, rue St-Claude. — Le Patriote, Idole d'un Jour.  
HOLLYWOOD, 38, r. St-Ferréol. — Belle Chance.  
IDEAL, 335, r. de Lyon. — Pilleurs de ranch, Grande Farandole.  
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Casse-cou, Petite Princesse.  
IMPERIAL, r. d'Endaume. — Fermé.  
LACYDON, 12, qu. du Port. — Michel Strogoff, Masque d'Or.  
LENCHE, 4, pl. de Lenche. — Programme non communiqué.

LIDO, Montalivet. — Anny a le béguin, Chien de Baskerville.  
LIDO, St-Antoine. — Panique au cirque, Délicieuse.  
LUX, 24, boul. d'Arros. — A l'Est de Java, Tragédie Impériale.  
MADELEINE, 36, av. Maréchal-Fach. — La Grande Parade, Quels seront les cinq ?  
MAGIC, St-Just. — La Charrette fantôme.  
MAJESTIC, 53, rue St-Ferréol. — Parade des Ondes, Breakfast for Tvvo.  
MASSILIA, 20, rue Casserie. — Homme aux 100 voix, Tourbillon Blanc.  
MODERN, La Pomme. — Programme non communiqué.  
MODERN, Plan-de-Cuques. — Programme non communiqué.  
MONDAIN, 166, boul. Chave. — Ma femme et mon patron, Chasseurs d'Espions.  
MONDIAL, 150, ch. Chartreux. — Espoirs, Hollywood Hôtel.  
NATIONAL, 21, bd National. — Barnabé.  
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — La Fille du puisatier.  
NOVELTY, au Port. — Justiciers du Far-West.  
ODDO, bd Oddo. — Deux de la Réserve, Fric-Frac.  
ODEON, 162, La Canebière. — Sur scène : C'est tout le midi.  
OLYMPIA, 36, pl. J.-Jaurès. — Programme non communiqué.  
PARIS-CINE, r. des Vignes. — Ames à la Mer, Diable au Corps.  
PATHE-PALACE, 110, La Caneb. — La Cité des Lumières, Sur scène : Jo Bouillon.  
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Noix de coco.  
PLAZA, 60, boul. Oddo. — Roger la Monte, Deux de la Réserve.  
PRADO, av. Prado. — Stanley et Livingstone, Brelan d'As.  
PROVENCE, 42, boul. Major. — Pièges, Charlot, De Nicé au Mont-Blanc.  
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Nuits de Princes, La guerre des taxis.  
REFUGE, r. du Refuge. — L'homme invisible, Roi du Music-Hall.  
REGENCE, St-Marcel. — Narcisse, Soirée de Gala.  
REGENT, La Gavotte. — Escalade du Bonheur, Moto sur le ring.  
REGINA, 209, av. Capelette. — Trompe la Mort, Le Proscrit.  
REX, 58, r. de Rome. — Programme non communiqué.  
REXY, La Valentine. — Galetés de la Finance, Manolesco.  
RIALTO, 31, r. St-Ferréol. — Au revoir M. Chips Faux témoins.  
RIO, L'Esquai-Riaux. — Nation en marche, Tom Sawyer détective.  
RITZ, St-Antoine. — Paradis pour Deux, Trafic d'Hommes.  
ROXY, 32, r. Tapis-Vert. — Richard Téméraire, Amour en première page.  
ROYAL, 2, av. Capelette. — Règlement de Comptes.  
ROYAL, Ste-Marthe. — Café Métropole, Retour de Cisco Kid.  
SAINT-THEODORE, r. des Dominicaines. — C'était pour rire, L'Alouette chante.  
SPLENDID, St-André. — Tarzan trouve un fils, Surprise Camping.  
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Belle Etoile, Lit n° 5.  
STAR, 29, rue de la Darse. — Le Centenaire.  
STUDIO, 112, Canebière. — Le Callier de Chanvre, Appel des Rochers.  
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Hommes sans nom, Guet-Apens.  
TRIANGON, St-Jérôme-La Rose. — Programme non communiqué.  
VARIETES, rue de l'Arbre. — Invitation au Bonheur, Evadé d'Alcatraz.  
VAUBAN, r. de la Guadeloupe. — Richard le Téméraire, L'Emigrante.

## ÉCHOS

— Henri Fabert, le metteur en scène d'opéra, est mort subitement à Marseille, emporté par une embolie, Henri Fabert avait maintes fois collaboré à des films, soit comme acteur, soit comme réalisateur. On se souvient de son excellente création dans *Jocaste*, aux côtés de Gabriel Signoret et Sandra Milowanoff.

— A la Comédie Française, Heinrich George joue *Intrigue et Amour*, de Schiller, à la tête d'un troupe berlinoise.

— Thérèse Dorny, Claude Dauphin, Andrex et Tramel sont les interprètes quotidiens, à la radio, de l'émission *Pension Bonne Humeur*, mise en ondes par Félix-Henri Miche).

### MARSEILLE MOBILIER

Les Meubles de qualité

Literie  
Ameublement  
Tapisserie

65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

La plus importante  
Organisation Typographique  
du Sud-Est

**MISTRAL**  
Imprimeur à CAVAILLON  
Téléphone 20.

— Pierre Blanchar, Madeleine Robinson, Jean Worms, Arvel et Marcelle Pralnce viennent de commencer leur tournée en zone libre avec *Le Pêcheur d'Ombre*. Dans notre prochain numéro, nos lecteurs trouveront une étude détaillée de René Jeanne sur Pierre Blanchar.

PIANOS - HARMONIUMS  
VENTES - REPARATIONS  
Crédit 12 mois  
Achat - Echange  
ATELIERS ORGANEX  
105, Rue Consolat - Marseille

— Claude Dauphin quitte Marseille pour aller tourner à Nice trois films consécutifs : *L'Etrange Suzy*, de Pierre-Jean Ducis; *Les deux Timides*, de Marc et Yves Allégret et *Histoire de Rire*, de Marcel L'Herbier, d'après Salacrou.

**Georges GOIFFON et WARET**  
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26  
Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

## DIABETE

GUERISON ASSUREE  
par les Cachets CABAGNO  
Prix: 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP  
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

— Sonja Henie, qui s'était récemment mariée avec le sportsman Dan Tapping Junior, vient de demander la nationalité américaine.

— A Paris, le cinéma « Avenue » est devenu cabaret avec Charles Trénet comme vedette.

### CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux Or, Acier, Vulcanite  
Assurances Sociales

— ACHETE POSTES T. S. F. modernes à particulier. Faire offre: 22, rue Colbert (magasin vert).

Le Gérant: A. DE MASINI  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

## AVECNOSLECTEURS

(suite de la page 11)

C. C., à Chebli. — Bien sûr qu'il faut « risquer le coup » si c'est votre destinée, mais aussi il faut être bien certain que c'est là votre destinée, être prêt à une nuée de déceptions. Rester longtemps, des années peut-être, et ne pas manger forcément tous les jours... Si vous êtes tout à fait prêt à cela, alors, allez-y ! apprenez votre métier, car il faut commencer par là. Il est évident qu'au départ vous avez un handicap, c'est de ressembler à Jean Gabin, car dans le cinéma il vaut mieux avoir une tête bien à soi, et si Gabin avait ressemblé à Charlot, ça l'aurait beaucoup gêné dans ses débuts. Je ne crois pas que la photo soit utile, c'est à l'intérieur de vous que doit se voir votre vocation, pas sur votre figure. Avez-vous déjà joué ? En amateur tout au moins ?

### CABINET JANIN et C<sup>ie</sup>

Gaston JANIN, Directeur  
Gradué en droit - Expert fiscal  
Ventes et achats  
de Fonds de Commerce  
Immeubles - Villas - Propriétés  
Rédaction de tous actes  
Gérance d'Immeubles  
Conseils juridiques  
Constitution de Sociétés  
1, rue de l'Académie, MARSEILLE  
Tél. C. 58-65